

Le nord tyrannique

André Goulet

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

Pardonner?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1999). Le nord tyrannique. *Liberté*, 41(4), 107–111.

ANDRÉ GOULET

LE NORD TYRANNIQUE

L'offense, qu'on l'appelle faute ou péché, si elle brime assurément la cible de l'offensant, n'en réserve pas moins sa fatale blessure au temps lui-même. Qu'on frappe, tue, viole ou blesse, qu'on vole, mente, fraude ou vandalise, quelle que soit la voie par laquelle on se commet, et quel que soit l'objet de sa rage, c'est d'abord et avant tout le long cours du temps qu'on marque ainsi d'une encoche. Car ce qui est fait est fait et le restera de toute éternité, alors que les « humanités » demeureront « passagères ». Ni le regret ni le remords et encore moins le pardon ne peuvent remonter le cours du temps, réécrire une page de l'histoire, appeler le déluge à leur secours. Plaie sans corps, blessure sans âme, jamais le crime ne périra ni ne pourrira. Pour l'effacer, il faudrait bannir avec lui toute conscience du temps, rayer les hommes et leurs mémoires de la surface du globe. Et encore ! J'ignore, en vérité, à quoi ressemblerait le temps s'il n'était mesuré par la détestable conscience des hommes.

*

Qu'on le veuille ou non, en même temps qu'il enfonce sa lame dans l'abdomen d'une femme, Jack l'Éventreur signe d'une profonde balafre une nouvelle page de l'histoire. Par ce geste odieux, en plus de torturer une femme, détruire une famille, entacher un peuple, il bafoue l'humanité tout entière, qu'il attaque à sa source symbolique. Mais vous, moi, eux et tous ceux qui suivront, victimes et

bourreaux confondus, tous se sont remis de ces horribles carnages, tous s'en remettent ou s'en remettront, dans la vie sinon dans la mort — le temps excepté. Car c'est lui, et lui seul, le grand blessé de tous les crimes et de toutes les guerres. Et c'est en quelque sorte la somme de ses blessures qui pèse si lourdement sur la tête et le cœur des hommes. Demain, dans huit jours ou dans trente-sept ans, un jour ou l'autre je mourrai. C'est là ma première certitude. La seconde, bien plus terrible encore, c'est qu'Auschwitz me survivra.

*

La rancœur est un petit assassinat du temps à qui elle confère une mort passagère. Assassinat du temps, vraiment ? Certes non. Par la rancœur, c'est le balancier de la mémoire qui s'interrompt, non celui du pendule. C'est donc elle, la mémoire, qu'il faut remettre en mouvement par l'un ou l'autre des moyens qui nous sont offerts : le pardon, ou le massacre.

Ainsi présentée, la question ne se pose même pas et à la limite, il n'y a pas à redire : pardonnons ! Et par ce don qui retranche (je te donne le retrait de ce qui te pèse), il s'agit moins d'oublier que de remettre en action la mémoire, la sienne, celle de la victime rancunière, et ainsi la détourner d'un passé qui l'obsède, la délivrer d'une fixation aiguë, la ramener enfin à son objectif premier, qui est aussi un lieu, sinon un temps : le présent. Car la mémoire est un avoir en constitution, un radar qui sélectionne ce qui mérite qu'on le cumule, tout le contraire, en somme, du nord magnétique et tyrannique qu'est la rancœur. Mais par ce geste, qui donc aurai-je sauvé ? Me voici revenu à moi.

*

Si j'aime faire le bien, j'aime aussi faire le mal qui me procure du bien. Pardonner ? Certains jours la vengeance

« passive », qui consiste à refuser d'accorder son pardon, a bien meilleur goût. Sans compter qu'elle se rapproche davantage de l'idée que je me fais de la justice. De fait, à quel point l'octroi du pardon, dans certaines situations, ne se confond-il pas avec la « collaboration » au sens lourd du terme ? Quelle cause je sers lorsque je pardonne à un offenseur qui ne se repent de rien ? Au cours d'une conversation téléphonique, la cinéaste Anne-Claire Poirier, dont la fille fut assassinée, affirmait : « Le pardon ne s'accorde pas ; il se demande. Pardonner, poursuivait-elle, hésitante, c'est peut-être s'abstenir de tout désir de vengeance, vouloir ni bien ni mal pour le coupable, simplement laisser la justice suivre son cours. » Mais qu'aurait fait Anne-Claire Poirier si le tueur de sa propre fille avait imploré son pardon ? Le pardon qu'on implore, dans la mesure où il ne constitue pas une manœuvre de diversion, a pour nom le repentir, et le repentir est la manifestation d'impuissance d'un homme devant le geste immuable qu'il a commis et qui rend vain tout désir de rachat. C'est vrai du moins dans des cas extrêmes comme le meurtre. D'une certaine manière, seul est pardonnable ce qui est monnayable. Pour le dire autrement : la faculté de pardonner est directement proportionnelle à la « puissance d'achat » de l'offensé. Et le type même du businessman du marché moral, c'est bien sûr le Christ. Certes, par lui, Dieu s'est fait homme, mais sous des dehors de va-nu-pieds, jamais il n'a sacrifié la moindre part de sa Toute-Puissance. Pour se faire vraiment homme, il lui aurait fallu se soumettre *sans compromis* à l'irréversibilité du temps devant laquelle la mort prend tout son sens. Or il n'en est rien. Vous êtes né aveugle, dit le Christ, alors je vous ferai voir, je vous ferai renaître, je réparerai l'irréparable. Facile, donc, pour celui qui a le pouvoir de dire : « Lève-toi et marche », de prêcher le pardon. Si nous avions tous la faculté de ressusciter nos parents et enfants assassinés, peut-être trouverions-nous

plus facilement la force de pardonner à nos pires offenseurs. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » : voilà du grand théâtre ! Leur pardonner ? Mais quoi donc ? En vérité, il n'y a rien à pardonner, puisque l'assassinat du Christ ne s'inscrit d'aucune manière dans le temps : ce qui vient d'être commis n'est pas un crime, mais le début d'une boucle intemporelle qui consiste à mourir pour mieux ressusciter ; la crucifixion du Christ est une manière de jeu dont on connaît l'issue, une expérimentation qui consiste à vérifier si, dans telles conditions, nous obtiendrons, selon les prédictions du cobaye lui-même, les résultats escomptés. Mais pour Anne-Claire Poirier, mais pour les civils serbes et kosovars, mais pour vous et moi, que signifie pardonner à l'auteur du meurtre d'un être qui nous est, qui nous *était* cher ? Certes, le pardon se demande. Mais dans bien des cas, il ne s'obtient ni ne s'accorde. Car si le repentir est noble, il ne peut cependant s'élever au-dessus des atrocités commises. Car si le pardon est noble, il ne peut cependant s'élever au-dessus des atrocités subies. L'un comme l'autre, offenseur et offensé, n'ont alors plus qu'à s'en remettre à une instance supérieure, à la fois ridicule et indispensable : la justice. Ou encore, à se laisser basculer dans l'enceinte du massacre.

*

Le guerrier, s'il philosophait un peu, clamerait : La guérison de ma rancœur, je la trouve dans ma rancœur que j'éleve au rang de combat. Dans ces mots résident tout l'attrait et tout le danger de la machine guerrière. Quand je garde rancœur, je cesse de participer à l'histoire, à l'histoire qui compte, faite de gestes, d'actions, de décisions. Je cesse de concourir à la marche du temps. Je laisse le temps couler sans moi, devant moi qui n'ai de cesse de mirer par-dessus mon épaule le grain de sable qui a bloqué l'engrenage. Ma vie se résume à une

blessure, à une douleur, à un bris. Ma vie, c'est cette plaie, là, ouverte et suintante depuis le jour X de l'an Y. Certes, le pardon me permettrait de revenir à l'heure locale, mais la chose me semble hors de portée, au-dessus de mes forces. Aussi, tête en arrière toujours, j'abaisse mon regard vers des visées nécessairement moins hautes et je trouve la rancœur « active » : la guerre, le massacre, la vengeance. Sans quitter ma plaie des yeux, je me remets donc au service de l'histoire, de l'histoire lente, stagnante et sanglante, de l'histoire à pas de canard, qui piétine plus qu'elle n'avance et transforme la blessure initiale en un décor, en un théâtre que les soldats et les nombreux civils qui s'y trouvent par malheur peuvent visiter de l'intérieur. La mémoire continue d'enregistrer des gestes, des actions, des décisions, de sillonner le présent à la recherche de faits judicieusement sélectionnés, la vie poursuit son cours, mais cette vie-là et cette mémoire-là ne sont en vérité que la vision grossie à l'échelle nationale, internationale ou mondiale d'une rancœur immobile et sur laquelle le temps glisse comme sur le dos d'un canard. Comme si des centaines de milliers d'hommes s'étaient mis d'accord pour mutiler le temps avec un acharnement et une solidarité exemplaires, comme s'ils avaient convenu de sectionner le long tronçon de l'histoire et, si possible, de le blesser à mort tel un nouveau messie. Après quoi on va s'accouder dans les bars, avec le sentiment du devoir accompli, et on fête bruyamment le Nouvel An zéro tout en lorgnant du coin de l'œil une passante égarée qu'hier encore on prenait plaisir à violer.